

Aude Terray

LA PRINCESSE BIBESCO

FRONDEUSE ET COSMOPOLITE

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5151-5

À Mihai et à Radu.

Avant-propos

« Comme elle est belle ma vie, à défaut d'être heureuse. Et drôle, et singulière ! Et je n'en changerais pas pour un empire », écrivait la princesse Bibesco arrivée au grand âge. Sa traversée fut vertigineuse, commencée en 1886 à Bucarest sous le règne d'un roi, achevée en 1973 à Paris, marquée par les tragédies du siècle et les drames intimes, la gloire et les trahisons, le luxe inouï et l'exil obligé.

L'unité de sa vie est l'amour des lettres. La princesse Bibesco fut d'abord et avant tout un écrivain. Éveillée par une institutrice française à la culture classique et aux grands auteurs français, elle eut très jeune la révélation de Chateaubriand ; les *Mémoires d'outre-tombe* l'ont accompagnée jusqu'au dernier jour. Et c'est en français qu'elle choisit d'écrire.

Dans son sillage, on découvre l'histoire de la Roumanie et de ses grandes familles qui vénéraient la culture française, parlaient français, admiraient Napoléon III, confiaient leurs fils aux prestigieux lycées parisiens et passaient l'hiver à Paris en ouvrant leurs salons aux artistes et aux intellectuels.

Française par l'esprit, elle était aussi de là-bas, liée intimement à sa « Dacie heureuse ».

Qui se souvient aujourd'hui que la princesse Bibesco fut un des auteurs les plus lus de sa génération ? Qu'elle connut tous les succès dès son premier livre à vingt-deux ans, qu'elle fut encensée par la critique, récompensée par les prix littéraires les plus prestigieux, traduite dans le monde et que

ses rivales étaient Colette et Anna de Noailles ? Que Francis Jammes, Rainer Maria Rilke, Paul Claudel lui écrivaient leur admiration ?

J'ai fait sa rencontre par hasard. À la faveur d'un morne après-midi de confinement en avril 2020, occupée à ranger une bibliothèque familiale, deux livres ont éveillé ma curiosité, *Au bal avec Marcel Proust* et *Le Perroquet vert* ; ils m'ont vite emportée, éblouie par le style et le charme. La plume étonne par sa modernité, son rythme, son originalité. Je voulais en savoir plus sur la femme dont je percevais en la lisant les tourments et la complexité. En menant l'enquête sur ses pas à Paris, à Londres et à Bucarest, j'ai découvert une personnalité d'une grande modernité. Dès son plus jeune âge, elle ne s'est pas laissée enfermer dans les carcans de son milieu et de son époque. Elle fut audacieuse, ambitieuse et déterminée à chaque étape de sa vie. À sa manière, sans être une révolutionnaire ni une suffragette, elle montra la voie aux femmes en revendiquant cette liberté et cette affirmation de soi. Son impressionnant courrier d'admiratrices l'atteste : elle a été un héraut de sa génération.

La princesse Bibesco fut multiple. Écrivain, elle s'essaya à tous les genres – romancière, épistolière, poète, mémorialiste, essayiste – et, revendiquant le droit et le talent de tout écrire, elle dévoila très vite qu'elle était également Lucile Decaux, l'auteur de romans de gare qui faisaient fureur. Elle voulut aussi l'aventure du monde qu'elle sillonna en tous sens, insatiable voyageuse de l'Orient-Express qu'elle appelait « sa patrie ambulante » et pionnière intrépide des airs à bord des premiers avions, « ses oiseaux », éprise de liberté et de beauté. La nomade de luxe se voulait citoyenne du monde et a incarné le cosmopolitisme des années 1930. Fille de diplomate et femme de réseau, elle figura aux premières loges de l'Histoire, devint l'intime de ceux qui la font et s'invita sur la scène diplomatique, intrigant subtilement et

dangereusement, ardente défenseur de son pays et de la paix en Europe. Elle a pris des risques et en a payé le prix fort.

Deux biographies lui ont été consacrées qui datent d'un quart de siècle. Depuis, quantité de mémoires, de biographies et de récits ont été publiés qui enrichissent, multiplient et bouleversent les points de vue. Nous en savons aussi beaucoup plus grâce à la Roumanie qui a ouvert ses portes et ses archives. Les historiens roumains se sont emparés de leur passé, ils mènent l'enquête, ils compulsent les dossiers déclassifiés des ministères et font des trouvailles dans les greniers des particuliers ; les éditeurs publient des mémoires, des journaux et des biographies ; les politiques inaugurent des monuments du souvenir et « reboulonnent » les statues du passé.

La parole est rendue à ceux qui avaient été évincés de l'Histoire en 1945.

Dans ce mouvement général d'engouement pour les années d'avant le communisme, la princesse Bibesco réapparaît. Des livres, une exposition et même une pièce de théâtre lui ont été consacrés ; son palais est restauré et s'ouvre à la visite.

L'ensemble des documents roumains – inédits en France – démontrent le rôle diplomatique de premier plan qu'a joué la princesse Bibesco et révèlent sa mise sous surveillance par les services secrets roumains ; ils nous dévoilent ses relations compliquées avec la cour de Roumanie, notamment les étapes du désamour avec la reine Marie*, et mettent en lumière les profondes divisions politiques d'un pays aux confins de

* Née en 1875, Marie de Saxe-Cobourg et Gotha a épousé en 1893 le prince héritier de Roumanie, Ferdinand von Hohenzollern-Sigmaringen. Elle deviendra reine de Roumanie en 1914 aux côtés de son mari devenu Ferdinand I^{er} de Roumanie.

l'Europe. La passionnante correspondance du couple Marthe et Georges Bibesco lève le voile sur l'intimité tourmentée de deux forts tempéraments qui se déchirent. L'éclairage roumain est également unique pour saisir le sort tragique des « indésirables » du régime communiste, notamment grâce aux archives de la Securitate. J'ai été très surprise de constater à quel point la princesse Bibesco avait été une personnalité controversée, voire mal aimée de son temps en Roumanie. Une évidence s'imposait : Marthe Bibesco n'avait jamais laissé indifférent sur son sillage, dans son pays natal comme ailleurs. Elle séduisait ou agaçait. La demi-mesure n'était pas son genre.

Sur ses traces, j'ai découvert ses paradis perdus : la maison de son enfance, les vestiges du château de Posada au pied des Carpates et surtout, à quelques kilomètres de Bucarest, Mogosoia, son palais rose qui lui a survécu, presque indemne. Elle l'a restauré avec passion pendant vingt-cinq ans, y a reçu toute l'Europe et organisé des fêtes somptueuses. Aujourd'hui, les groupes scolaires et les touristes se pressent dans les salons abandonnés et les allées du parc... Partout, j'ai cru la voir, telle qu'elle apparaissait à ses invités dans sa tunique blanche et ses étoles de mousseline.

Sa vie qu'elle a composée comme un roman, le personnage de légende qu'elle s'est façonné, sa manière de jongler avec la vérité m'ont amenée à écrire sa biographie comme on raconte une histoire romanesque.

Ce portrait intime est celui d'une personnalité captivante par ses contradictions et ses ambivalences. Derrière l'esprit brillant, la plume acérée, l'ironie mordante et la beauté radieuse, la femme est paradoxale, tiraillée entre sa quête de l'absolu et la frivolité mondaine, entre l'amour de la vie et l'obsession de la mort, entre le désir fou d'être aimée et celui, vital, de sa liberté, entre le goût du mystère et le besoin de se mettre en scène, entre les doutes intimes et la flamboyance

AVANT-PROPOS

affichée. Marthe Bibesco aspire à tout, et l'on perçoit une forme d'orgueil, d'insolence et d'impatience à vouloir vivre avec une telle intensité. Dans l'adversité, jamais elle ne se résigne ni se plaint, elle tient, elle se bat, elle avance. C'est son panache. La femme est aussi une passionnée, capable d'amour inconditionnel et de fidélité sans faille dans l'amitié. Elle a fait partie des gâtés de ce monde et tout lui a été repris ; elle a su avancer vers le détachement, sans amertume.

Son grand dessein fut de lutter contre l'oubli, de sauver le passé et de ressusciter les morts avec les mots. Je porte l'espoir qu'avec ce livre, l'histoire lui attribue la place qu'elle mérite.

La mariée était si belle

À Bucarest, au petit matin du 29 juin 1902, l'élégante maison de l'avenue Victoria s'éveille, les rais du soleil levant dansent à travers les persiennes, on entend le concert matinal des rossignols et le jet d'eau du parc, le râteau du jardinier sur les graviers. Marthe Lahovary n'a pas réussi à dormir, tenaillée par une légère appréhension et l'impatience ; dans quelques heures, elle franchira le seuil de l'église au bras de son père pour sceller son destin. La jeune fille regarde chaque détail de cette chambre qu'elle quitte pour toujours, et trouve soudain à la robe immaculée pendue à son cintre un air de linceul. Mais déjà la femme de chambre, l'institutrice et ses sœurs l'arrachent à ses pensées, volubiles et bondissantes, c'est enfin le grand jour, on s'embrasse, on pleure, Marthe sera la plus belle pour ses noces. Les petites mains coiffent longuement la lourde chevelure, parfument le bain d'huiles de jasmin et de fleurs d'oranger, et avec mille précautions boutonnent le fin corsage, ajustent la traîne. Un rite de gynécée. Dans quelques heures, Marthe deviendra la princesse Bibesco. Comme dans un conte de fées. Elle a seize ans.

Le prince charmant était apparu un après-midi d'hiver au palais Stirbey, à l'heure du thé et des choux à la crème, ils s'étaient croisés dans l'escalier de pierre et Marthe était tombée follement amoureuse. « Le mot *saisissement* est le seul qui convienne au sentiment que j'éprouvai en le voyant pour la première fois, je fus *saisie*¹. » Georges-Valentin Bibesco a le

charme de ceux qui ne doutent de rien, le menton volontaire, les yeux clairs, la mèche rebelle, le nez racé, et ce sourire indéfinissable qui séduit les femmes. Ce jeune homme pressé d'à peine vingt ans est déjà une légende nationale, on vante dans les salons et les gazettes ses exploits sportifs toutes catégories, les coupes remportées aux concours de tir de Genève et aux régates de Cannes, les records de vitesse au volant de sa Mercedes blanche décapotable – la première automobile de Roumanie – et ses essais dans les airs en ballon au-dessus des sommets des Carpates. Dès qu'il voit Marthe, Georges-Valentin veut cette beauté qui ne rougit pas aux compliments.

La cour est empressée. Mais cette fois-ci, le séducteur, qui les a toutes eues à la hussarde, les soubrettes ou les épouses en quête d'aventure, doit respecter les règles de bonne conduite et demander sa main au père, Jean Lahovary. L'accord paternel est vite donné. Telle une affaire conclue, on se serre la main entre hommes, l'alliance est belle, Georges-Valentin descend d'une prestigieuse lignée de princes régnants de Valachie et, par sa mère, des plus grandes familles françaises et belges. La fortune est considérable. Et pourtant Lahovary considère que rien ne presse, sa fille est jeune. Les longues fiançailles qu'il exige virent au supplice. Georges fait porter de gigantesques bouquets de lys et de roses, enchaîne les visites, s'exaspère de la présence des chaperons et, dépité, se lance des défis sportifs qui l'éloignent de Marthe de longues semaines ; les fiancés ont le droit de s'écrire et leurs lettres² disent les impatiences et les chamailleries, les pleurs et les attendrissements, les promesses et les silences. Georges-Valentin est de plus en plus ardent, Marthe, troublée. Lorsqu'il apprend la mort brutale de son père, victime d'une crise cardiaque à Constantinople où il réglait des affaires familiales, Georges-Valentin, à peine intronisé chef de famille, impose à tous son mariage qui aura lieu au plus vite et dans la stricte intimité. La jeune fille est remplie d'espérance. Enfin sa vie va commencer.

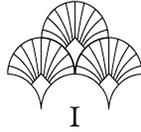
Dans l'église dorée, la chaleur est étouffante, les dames s'éventent et les hommes se tamponnent discrètement les tempes. C'est une princesse des Mille et Une Nuits qui fait son apparition, dans sa robe tissée de fils d'or et d'argent, sa traîne lourde en brocart, une couronne byzantine sur les cheveux remontés en chignon, le cou enserré de onze rangs de perles et de diamants, le décolleté paré d'une rivière d'émeraudes. À la lumière des cierges et dans les volutes d'encens, la sublime fiancée sur son prie-Dieu de velours rouge est émue. Georges* à ses côtés, la grande décoration de diamants de prince régnant hérité de ses ancêtres sur la poitrine, la contemple, l'œil tranquille du vainqueur. Le voilà maître de la situation ; ce soir, Marthe sera sa femme.

Jean Lahovary est un homme comblé, corseté dans sa jaquette, à côté de son épouse Emma, les yeux clos, toute à ses prières. Il couve sa fille. Marthe est sa préférée, la plus jolie, la plus intelligente, la plus rêveuse aussi. Elle est de sa race, il lui a transmis cet orgueil et cette fougue qui font avancer. En père de son époque et de son milieu, il est fier de cette alliance et a balayé ses réserves : les Bibesco sont ses adversaires politiques – des libéraux réticents à l'égard d'une royauté importée d'Allemagne – et il y a aussi le tempérament impétueux de son gendre qui parfois l'inquiète. De l'autre côté des bancs, la princesse douairière Bibesco, née Valentine de Caraman-Chimay, veuve depuis trois semaines de son grand amour, elle aussi ressent de la fierté devant le couple que forment son fils unique adoré et sa virginale épouse. Valentine veut être confiante en l'avenir, ce mariage apaisera Georges et promet la descendance du nom.

* Les prénoms des fils aînés se transmettent de génération en génération dans les grandes familles roumaines avec parfois un second prénom accolé pour le différencier de son ascendant. Georges-Valentin ayant perdu son père Georges, nous l'appellerons désormais Georges, comme le faisaient d'ailleurs Marthe et sa famille.

La réception se déroule au palais Stirbey, chez la sœur de Georges, Nadège, qui a épousé le prince Barbu Stirbey et, à son arrivée, selon le rituel, Marthe est accueillie par un vieil oncle qui proclame devant l'assemblée en haut du perron d'entrée : « Je vous salue princesse Bibesco. » Les messieurs viendront la féliciter en lui baisant la main, égard dû aux femmes mariées, et puis il y aura, au moment du départ des époux, la tradition roumaine de la robe déchirée. Valentine, la belle-mère, coupe au ciseau le bas de la robe en deux pans. Bruit sec du crissement, chair dévoilée. Georges peut emmener sa femme.

Marthe avait-elle été prévenue « des choses de l'existence » comme on disait alors ? Emma lui avait-elle glissé ce qui se disait de mère en fille, qu'une jeune épousée appartenait tout entière à son époux et qu'il ne faudra s'étonner de rien ? La romantique épousée de seize ans attendait-elle confiante ou inquiète la révélation du grand secret de l'amour ? Georges a-t-il su être un mari délicat ? Marthe évoquera plus tard son « désenchantement de petite fille déflorée³ » comme tant d'autres promises vierges de corps et d'esprit, élevées dans l'idéalisation du mariage et la soumission douce à l'époux. Il y aura ensuite le voyage de noces, mais les mariés ne sont jamais seuls, Valentine et sa dame de compagnie, Fräulein Hamm, les accompagnent partout à Munich, Vienne et Paris. En grand deuil, ils n'iront ni au spectacle, ni à l'opéra et il n'y aura pas de sorties mondaines. Le retour à Posada s'impose, Georges est attendu pour le règlement de l'héritage familial. Malgré tout, Marthe, pressée de tourner la page de son enfance, croit en son bonheur.



Une enfance triste (1886-1901)

Naissance sans joie

La tempête de neige s'abat sur Bucarest lorsque l'enfant pousse son premier cri peu avant minuit le mercredi 27 janvier 1886¹ dans une chambre calfeutrée tendue de tapis persans et de velours vénitiens d'un palais qui avait jadis abrité la cour princière des souverains de Valachie. Ce n'est pas la joie maternelle qui l'accueille au monde mais le dépit. Emma, sa mère, épuisée, échouée sur son grand lit à colonnes, refoule ses larmes, détourne le regard du berceau à dentelles où l'on a posé la minuscule momie aux paupières violacées ; c'est un fils qu'elle voulait mettre au monde. Jean, le père, s'approche, il décrète que la nouveau-née est ravissante et s'appellera Marthe, rassure sa jeune épouse, d'autres enfants viendront, des fils, il en est certain. Rien ne gâchera la bonne humeur de Lahovary aujourd'hui, lui et son frère Alexandre viennent de se faire élire députés du parti conservateur qui a repris le gouvernement en main, l'avenir leur appartient.

Cette mère, qui ne saura jamais l'aimer, est née princesse Smaranda Mavrocordato, une descendante de Grecs orthodoxes phanariotes de Constantinople qui régnèrent sur la

Valachie et la Moldavie au XVIII^e siècle pour le compte de l'Empire ottoman. Du côté paternel, les aïeux de Marthe sont aussi des phanariotes qui se sont enrichis dans le commerce avant d'investir la magistrature et l'armée et de former une famille puissante de hauts fonctionnaires et d'hommes politiques qui se partage les charges et les ministères du jeune royaume de Roumanie créé en 1866. « J'avais en naissant deux familles : l'une était dynastique, l'autre politique. L'une régnait autrefois, l'autre gouvernait à présent² », écrira plus tard Marthe.

Aux premières heures de sa vie, l'enfant reçoit la visite de ses aînés. Jeanne, six ans, coiffée de petits macarons, et Georges, deux ans, en tenue de marin, qui se présentent timides, poussés par leur gouvernante polonaise, se penchent sur le berceau et embrassent leur mère avant de retourner en courant à leurs jeux. Puis c'est au tour des belles-sœurs, des cousines, des tantes, l'innombrable parenté féminine d'Emma et de Jean de rendre visite à la dernière-née. Beaucoup portent le titre de princesse, elles parlent un français un peu précieux, arborent des manières douces au charme levantin. Aux princesses Cantacuzène, Mavrocordato, Soutzo, Bibesco, Ghika, Stirbey, Sturdza, et autres dames de la bonne société bucarestoise venues au chevet de la jeune accouchée, on sert du chocolat chaud et des pâtisseries orientales sur des présentoirs d'argent et de cristal. Leurs arbres généalogiques s'enchevêtrent au gré des mariages et remariages qu'autorise la religion orthodoxe et des adoptions patrimoniales très couramment pratiquées, favorisant les décalages de générations et les cousinages entrecroisés, nourrissant des rivalités et des jalousies ancestrales d'héritages et de trônes. Mais devant le berceau, la courtoisie et les sourires sont de mise.

*Emma ou l'amertume*³

Dès les premiers jours, Marthe souffre du manque de tendresse de sa mère qui ne la regarde pas, engluée dans une vie qu'elle n'a pas voulue. Emma est une déracinée. Élevée à Paris par une mère originale qui avait quitté la Roumanie et son mari avec ses cinq enfants, elle avait dû rentrer à dix-huit ans en Roumanie, sur ordre de son père. Emma avait alors découvert les immenses propriétés familiales et les longs couloirs aux murs chargés d'ancêtres qui l'effrayaient dans leurs cadres dorés en tuniques ceinturées, poignards, turbans et barbes touffues. Il avait fallu s'habituer aux chaises percées transportées dans les couloirs à courants d'air, aux bataillons de domestiques et aux servantes qui baisent la main, aux chasses à l'ours dans les Carpates enneigées, aux cousins qui parlent français avec des intonations « à l'orientale » disait-elle, agacée, et qui l'appelaient dans son dos « la petite Parisienne ». Tout l'inquiétait, les villageois en haillons, les diseuses de bonne aventure, les colères de son père, les superstitions et les légendes où la mort est partout. Emma est devenue une inquiète.

Ce père autoritaire avait désigné son fiancé, ce serait Jean Lahovary rapidement présenté. Elle avait noté le début d'embonpoint et de calvitie, les favoris déjà grisonnants, mais il avait su se montrer attentionné et surtout son français était impeccable, sans le moindre accent, ce qui pour Emma comptait beaucoup. Trois mois plus tard, le 20 janvier 1880, à la lueur des cierges vacillants dans une église glaciale remplie de courants d'air et de gens qu'elle ne connaissait pas, selon le rite orthodoxe qu'elle n'aimait pas, elle qui n'avait pratiqué qu'à l'office dominical de Saint-Germain-des-Prés, elle avait dit oui à cet homme de trente-six ans.

C'est au printemps qu'Emma reprend des couleurs, quand se profile la grande migration estivale. La villa à louer à Cabourg, les malles à remplir, les rendez-vous chez les couturiers du faubourg Saint-Honoré, la réservation du wagon de l'Orient-Express, l'organisation de la domesticité en son absence, tout ce qui d'ordinaire lui pèse et l'ennuie la rend soudainement gaie. Marthe, qui assiste à la joie des préparatifs ne fera pas partie des voyages, Emma la confiera de longs mois avec sa bonne à de la famille à Bucarest. Marthe écrira sur ses petits carnets de vieille dame le sentiment d'abandon et de trahison. Elle en voudra toute sa vie à sa mère.

Toute une époque

Elle vit ses premières années dans les jupes des bonnes d'enfants. Une Française, Marie, comptera plus que les autres, qui lui raconte ses premières histoires et légendes, parfois terrifiantes, Barbe Bleue ou Dracula et, bien pire encore, la fin tragique et ensanglantée de son mari mort en tombant d'une échelle. À l'office, les domestiques cancanent, chuchotent et pouffent sans faire attention à l'enfant qui saisit des bribes dans un mélange de langues typique des bonnes maisons bucarestoises où le personnel est recruté en fonction de ses présumées qualités nationales. Le cuisinier, la gouvernante, la femme de chambre sont français ; le maître d'hôtel et le majordome, allemands ; les nurses, anglaises. Très tôt, Marthe perçoit les hiérarchies et le sentiment de sa classe sociale.

Son compagnon de jeu, celui avec lequel elle passe ses journées, c'est Georges, son frère qui grimpe aux arbres, tire à l'arc et trotte droit sur son poney blanc. Jeanne, l'aînée, est plus lointaine, ses matinées sont déjà réglées selon les principes d'une bonne éducation, dans une salle d'étude aménagée sous l'autorité d'une institutrice allemande, Ida. Les trois

enfants sont complices face à un monde d'adultes qui leur semble distant. Leur père est le plus souvent absent, rentrant tard des séances à l'Assemblée, occupé à recevoir dans son bureau d'innombrables solliciteurs, finissant ses journées entre hommes au Jockey⁴ ou se rendant à des cérémonies officielles. Leur mère n'est disponible que le matin, à peine quelques minutes, ils viennent l'embrasser, les mains propres, impeccablement coiffés et habillés, elle les reçoit dans son lit avant sa toilette et les renvoie au bout de quelques minutes à la gouvernante. Parfois le soir, les enfants sont autorisés à la contempler dans sa robe du soir au moment du départ, il ne faut pas l'embrasser pour ne pas la décoiffer.

À Georges, les louanges de sa mère, les démonstrations de tendresse et l'intérêt du père soucieux de sa descendance mâle. À Jeanne, les égards dus à l'aînée, la première à être invitée à la table de ses parents, à s'initier à l'art de la conversation, à apprendre à écrire et à lire. À Marthe, le rôle de la petite dernière qui ne doit pas déranger et qui agace sa mère dès qu'elle essaie d'attirer l'attention.

Tout n'est pourtant pas triste. La vie est rythmée par les goûters déguisés très à la mode à la Belle Époque, les spectacles d'automates du ballet *Coppélia* et les après-midi où l'on s'ennuie un peu chez les vieilles tantes à héritage qui proposent aux enfants sages des rahat-loukoums et autres pâtisseries orientales. On se reçoit beaucoup à Bucarest où les hivers sont longs ; les réunions familiales se succèdent, les rejetons cousinent dans un joyeux désordre, les parents parlementent des heures ; il est de bon ton pour les invités d'offrir des friandises du confiseur Capsa, qui a fait ses classes chez Boissier avenue Victor-Hugo, ou des fleurs dans du papier de soie pour les protéger du froid de Montigny, le fleuriste français de la ville. L'art de vivre, l'élégance, la culture, le raffinement sont français dans la bonne société qui est fière d'appeler Bucarest « le Petit Paris ». Ne disait-on pas

à l'époque, à l'instar d'Ion Brătianu, le Premier ministre de Roumanie, que « chaque Roumain a deux patries, la seconde, c'est la France » ? Personne n'avait oublié l'appui décisif de Napoléon III en faveur de la création d'un royaume de Roumanie en 1866.

La maison du bonheur

Les meilleurs souvenirs de Marthe enfant se trouvent à 25 kilomètres au nord de Bucarest à Balotesti, un manoir blanc à grandes fenêtres et petits carreaux, aux balcons de bois et volets verts qui domine les 1 200 hectares du domaine familial de son père. La petite fille aime le hamac tendu entre deux hauts séquoias, les parties de croquet et les constructions de cabanes, les longues promenades en forêt, les bains dans les étangs, les bonnes qu'on sème et qui vous appellent à grands cris. Balotesti a le charme des maisons de famille, on y communique avec les générations précédentes, on monte aux mêmes arbres, on rêve devant les mêmes portraits d'ancêtres, on joue avec les jeux désarticulés et on ouvre les livres des enfants d'avant. Et puis il y a les odeurs qui s'inscrivent à jamais dans la mémoire, les poêles de faïence chargés de bois et de pommes de pin, la racine d'iris brûlé dans les feux de cheminée, les feuilles séchées de rose dans les armoires. Une pièce intrigue Marthe, elle a juste le droit d'y jeter un coup d'œil avant que la porte ne se referme, c'est le refuge de son père, un lieu sacré, une sorte de cathédrale très haute de plafond, avec des échelles en bois et des murs recouverts de livres ; elle apprendra plus tard que les rayons sont exclusivement dédiés à la littérature française, passion de sa grand-mère paternelle.

Emma honnit la maison, qui avait été celle de sa lune de miel, et qu'elle appelle « Ballotte » à cause de la route pleine

d'ornières qui secoue les arrivants. « Faut-il encore balloter la semaine prochaine ? Tiens-tu tant que cela à partir pour Ballotte ? » demande-t-elle à son mari avec cette ironie désabusée qui lui est particulière. À Balotesti, Emma se plaint des chiens qui aboient toute la nuit, des crapauds qui croassent dans les étangs, elle s'inquiète des eaux pleines de miasmes et de moustiques, elle peste contre la boue et le froid l'hiver, elle suffoque l'été. Et dresse une liste d'interdictions, interdit de se baigner dans l'étang, de boire l'eau du puits, de se pencher sur les balcons vermoulus, de se rendre dans les villages et de parler aux gens... Marthe enrage.

Le drame

Cela commence comme un banal rhume. Puis la fièvre monte brutalement. Georges se plaint de maux de tête. Emma s'inquiète, fait chercher le médecin qui ausculte en silence le garçon aux yeux brillants. Il ne dit pas les mots qui rassurent, recommande de se laver très soigneusement les mains, laisse une ordonnance et promet de revenir en fin d'après-midi. Emma tremble, les larmes aux yeux, Jean tente de la calmer. Elle dormira près de son fils. Le lendemain matin, le front est brûlant, le regard est fixe, la nuque raide, et le petit corps souffre atrocement. Emma s'affole. Le médecin accourt. Il n'y a plus de doute, c'est la fièvre diphtérique. Désormais, elle passera ses nuits et ses jours agenouillée au pied du lit du fils adoré et implorera Dieu, qu'il ait pitié de son enfant, qu'il sauve son magnifique enfant.

Les filles, expédiées avec une bonne chez une tante depuis une dizaine de jours, voient arriver un matin leur père livide qui leur dit : « Vous allez prier pour votre frère⁵. » On les ramène à la maison, tout est silencieux. Au salon, les parents vêtus de noir les accueillent avec ces simples mots : « Vous

reverrez votre frère au ciel. » Elles ne le savent pas, mais l'enterrement a eu lieu la veille. Puis on les fait monter dans leur chambre, pour prendre les mesures des futurs vêtements de deuil. Elles ne doivent faire aucun bruit. Marthe a six ans, elle ne comprend pas ce que les adultes lui ont dit. Georges est-il vraiment au ciel ?

Sa chambre est fermée à clé ; ses jouets préférés, un arc et ses flèches, le trapèze, les patins à roulettes sont interdits ; le poney blanc qui avait traîné le cercueil de son jeune maître jusqu'à l'église est abandonné dans son écurie.

Emma passe ses journées, couchée dans sa chambre, les rideaux tirés, un mouchoir à la main, les yeux gonflés, habillée de noir. Elle pleure le départ de son ange. Son bracelet de médailles qui contient les cheveux et les dents de lait de Georges tinte dans un cliquetis lugubre qui effraie ses filles lorsque, sur la pointe des pieds, elles sont invitées à saluer leur mère. Jean s'enferme dans son bureau et rentre de plus en plus tard le soir.

L'enfance de Jeanne et Marthe se drape de noir. Elles vivent avec un mort. Emma a disposé le portrait du petit disparu sur chaque guéridon, sur chaque commode de la maison, entouré de bougies et de fleurs et ne cesse de dire à ses filles : « Quand nous retrouverons notre ange. » Les parents orphelins ne parlent plus que de l'enfant disparu, « Georges aurait fait cela », « Georges était si doué », « Georges était si drôle ». Emma s'horripile d'entendre ses filles rire ou chahuter et leur lance : « Vous êtes des sans-cœur. » Certains jours, elle verse dans un mysticisme extatique et exige des prières à genoux devant le lit de l'enfant mort.

Longtemps la petite fille cherchera dans le ciel ce frère perdu. Allongée sur l'herbe, elle fixe l'infini, prie avec ferveur, implore si fort, promet des sacrifices, et elle envoie à l'ange des chants, des prières, des poèmes. Rien ne vient, aucun signe, tout se termine dans le silence et le vide.

À huit ans, Marthe n'espérera plus, Georges n'est pas au ciel. Il ne reste qu'une immense tristesse qui ne l'abandonnera jamais : « Toute ma vie a brillé de son éclat funeste. »

Emma ne supporte plus le pays qui lui a pris son fils, elle veut quitter « cette Roumanie d'un autre âge qu'elle accuse d'un état sanitaire tellement arriéré que la typhoïde y sévit à l'état endémique⁶ ». Son frère Émile et son fils de cinq ans eux aussi sont morts de l'épidémie et Emma s'enferme pour pleurer des heures dans le salon avec sa belle-sœur Djina. Il faut partir. Retourner en France. Jean hésite, demande à son frère Alexandre, ministre des Affaires étrangères, un poste à Paris. Il y sera ministre plénipotentiaire* de 1892 à 1895.

Paris, pour la première fois

Cette fois, Marthe est du voyage et monte dans l'Orient-Express. Sa mère et sa tante Djina Mavrocordato, en voiles noirs, devenues inséparables dans le malheur, laissent leurs filles aux gouvernantes anglaises dans un wagon séparé, refusant tout au long des trois jours du voyage de se rendre au restaurant avant de débarquer, épuisées, les yeux gonflés, rue de Rivoli où réside la Légation.

À Paris, Jeanne, Marthe et leur cousine germaine Rita font connaissance de leur grand-mère maternelle. La princesse Eliza Mavrocordato n'est pas très belle, elle est aussi petite que sa taille est large, ses yeux sont ronds et myopes, et elle porte, pour dissimuler sa calvitie, une perruque coiffée en bandeaux. C'est elle qui avait décidé de faire sa vie à Paris en emmenant ses cinq fils et sa fille, sans un regret pour la Roumanie et le mari tyrannique qu'elle laissait pour toujours.

* Ce qui équivalait à la fonction d'ambassadeur. La Légation de Roumanie à Paris est élevée au rang d'ambassade en 1938.

C'est elle la descendante d'un immigré provençal qui avait francisé les prénoms de ses enfants – Smaranda était devenu Emma –, qui avait rompu avec l'orthodoxie et les popes, qui ne portait pas son titre de princesse et vivait loin des mondanités. En 1892, elle veut distraire ses trois petites-filles au regard triste. En les emmenant aux feux d'artifice républicains de la place de la Concorde, au jardin d'Acclimatation monter sur un éléphant, au Tir aux pigeons apprendre à patiner, ou goûter chez elle aux beignets d'Angèle, sa cuisinière. Eliza mourra quelques mois plus tard et sera, selon ses volontés, enterrée au cimetière Montparnasse, à jamais parisienne. Pour Marthe, sa grand-mère maternelle lui a transmis le sang français qui coule dans ses veines et une certaine idée de la liberté.

La fatalité des filles

Emma se lasse vite de sa vie parisienne. Enceinte, elle veut le bon air pour l'enfant à naître, le fils attendu. Ce sera Biarritz, la station lancée par l'impératrice Eugénie où se pressent l'aristocratie, les hommes d'affaires et les artistes du monde entier. Toujours inséparables, les belles-sœurs en deuil loueront successivement trois grandes villas, Sea Cottage, la villa des Lauriers et la villa Marie, réconfortées à l'idée de retrouver la reine de Serbie en exil, leur cousine qui construit un palais sur l'Océan.

À Biarritz, Marthe s'émerveille de la nature comme à Balotesti. Elle aime les printemps doux, les buissons de camélias, l'odeur des daphnés, cette petite plante qui sent le lilas parfumé. L'enfant court le long des vagues et ramasse des morceaux de liège et de bois qu'elle s'imagine venir de lointains naufrages. Emma, tout à l'espérance d'une prochaine naissance, se rend une fois par semaine chez les Bernardines de la solitude d'Anglet. Marthe l'accompagne. Une inscription

accrochée à droite de la porte rappelle que, dans cette chapelle, l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie sont venus prier pour la naissance d'un héritier mâle ; ce vœu fut exaucé et Emma supplie qu'à son tour un fils lui soit donné. Les prières ennui vite Marthe qui s'échappe et se promène, rêveuse et solitaire, à travers les allées de sable et de cyprès, intriguée par la solitude contemplative des nonnes dans leurs cellules de paille face à l'Océan. Un jour, elle annonce à sa mère qui sort de ses prières que plus tard, elle sera bernardine ; à ces mots d'enfant, Emma la serre avec une telle effusion contre son cœur, les joues ruisselantes de larmes de joie, avec des mots d'amour jamais entendus que Marthe, mal à l'aise, se ressaisit. Elle a le sentiment que sa mère serait prête à l'offrir en offrande pour avoir un fils.

Les prières ne seront pas exaucées. C'est une petite Mariette qui vient au monde pour mourir quelques jours après son premier cri. En 1893, Emma est à nouveau enceinte, et les pèlerinages à la chapelle reprennent. Une petite fille naît à nouveau, une petite Madeleine qui n'intéresse personne, vite confiée à une nurse.

En 1897, naît à nouveau une fille, Marguerite, cette fois à Bucarest. C'était l'enfant de la dernière chance. Emma est proche de la quarantaine. La joie ne reviendra pas dans la famille. Madame Lahovary ne sort de sa chambre que pour de longues marches solitaires à pas forcés et quel que soit le temps. Comme pour se punir. Elle refuse de regarder l'enfant expédié à l'autre bout de la maison à une nourrice qui l'emène par l'escalier de service se promener le plus discrètement possible. À l'office, on l'appelle « la demoiselle de trop ». Avec Marthe, Emma est de plus en plus impatiente. Agacée par sa vivacité, elle la traite de méchante quand elle fait du bruit, lui retire sa poupée à l'âge de sept ans sous prétexte de l'endurcir. Terrible spectacle pour Marthe et ses sœurs que celui d'une mère à la maternité tragique et à la détestation de la féminité.

Marthe écrira, arrivée à l'âge de la maturité : « La carence de ma mère fut à l'origine de tous mes drames d'enfant. [...] Elle ne se rendit pas compte du mal que me faisait sa dureté envers moi, sa rancune, son indifférence⁷... » La carence maternelle est la blessure originelle qui dépassera largement le cadre de l'enfance ; elle la marquera à vie dans sa poursuite compliquée de l'amour et son immense besoin de reconnaissance ; elle explique aussi sa force de caractère qui s'est forgée dans la révolte de l'enfant mal aimé.

Le père infaillible

C'est à son père que l'enfant voue adoration et admiration.

Avec ses frères Alexandre et Jacques, Jean avait fait ses études au lycée Louis-le-Grand et son droit à la Sorbonne. Les frères Lahovary sont membres du parti conservateur favorable au roi Carol I^{er} de Hohenzollern et Jean s'est engagé dans la guerre d'indépendance contre la Turquie en 1877 aux côtés de la Russie*, ce qui lui a valu à la victoire de la Plevna la croix de Saint-Georges, la plus haute décoration remise par le tsar.

Jean Lahovary est un homme fier de son clan et ambitieux pour son pays. Son père a été député et sénateur, ses

* La Moldavie et la Valachie se réunissent en 1859. En mai 1866, Carol von Hohenzollern-Sigmaringen, soutenu notamment par Napoléon III, est proclamé prince régnant de la principauté de Roumanie, avec le projet d'installer une monarchie constitutionnelle et l'émancipation complète et définitive à l'égard de l'Empire ottoman. En 1877, la Roumanie se rallie aux Russes qui entrent en guerre contre les Ottomans. La campagne militaire à laquelle participe Jean Lahovary est victorieuse et, au congrès de Berlin en 1878, l'indépendance de la Roumanie vis-à-vis de Constantinople est reconnue. Carol I^{er} de Roumanie est alors couronné roi du nouveau royaume de Roumanie en mai 1881.